

Afrique australe

par Ève Rousseau

De livre en livre on arrive au Livre (Anonyme)

Tout Héréro aperçu à l'intérieur des frontières allemandes [namibiennes] avec ou sans armes, sera exécuté. Femmes et enfants seront reconduits hors d'ici – ou seront fusillés... Aucun prisonnier mâle ne sera pris. Ils seront tous fusillés. (Vernichtungsbefeh de Lothar Von Trotha, 2 octobre 1904)

Table

Afrique australe	1
Montréal.....	1
Maputo.....	4
Harare	13
Dans le monde des Héréros	25
Le cahier.....	40

Montréal

Allez lire ce qu'Il écrit dans la Bible sur les pays rétifs à l'accueil des migrants : « Quand ce fut le matin, le vent de l'argent avait apporté les touristes. Les touristes montèrent sur les pays rétifs, et se posèrent dans toute l'étendue de ces pays ; ils étaient en si grande quantité qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y aura jamais rien de semblable. Ils couvrirent la surface de toute la terre, et la terre fut dans l'obscurité ; ils dévorèrent toutes les richesses de la terre et tous les fruits de la culture, tout ce que les colons avaient laissé ; et il ne resta aucune verdure aux arbres ni à l'herbe des champs, sur toute la terre. »

— Mais, l'exode parle des sauterelles et pas de touristes !

- *Et alors... êtes-vous allergiques aux allégories ?*
- *Il y a quelques milliers d'années, une allégorie des touristes était impensable*
- *Et, depuis quand Il ne peut pas penser l'impensable ! Il a bien des défauts, mais Il n'est pas myope !*

À l'encontre des arbres, nos racines poussent dans la cime, ce qui nous permet de nous déplacer tout en continuant à habiter les mêmes mots. Si nous limitons nos considérations aux « grands » déplacements — ceux qui permettent de découvrir des mondes au terreau fort différent du nôtre — nous nous retrouvons avec deux seules catégories de voyageuses : les touristes et les migrantes. Vaut-il la peine de souligner que celles que, par ignorance, paresse ou manque de respect pour la langue, nous appelons voyageuses d'affaires ne sont pas de voyageuses, car elles sont enracinées comme des chênes séculaires dans le monde de l'argent au terreau complètement homogène.

Je me pose et vous pose une question : pourquoi avons-nous autant d'expulsion des immigrants (avec des prises de position de bien des autochtones montrant que leurs radicelles sont complètement desséchées) et si peu de bannissement des touristes ?

Et pourtant ! Il ne faut pas avoir inventé la roue pour comprendre que les touristes sont le plus terrible fléau depuis l'arrivée sur terre des premiers procaryotes ; ils dévorent les richesses des pays qui les accueillent, racornissent leur propre cerveau et, au retour dans le giron de la mère patrie, polluent les esprits. Pas besoin d'ajouter que les immigrés enrichissent le pays d'accueil et le pays d'origine, ouvrent les cerveaux et dépolluent les esprits.

Pourquoi alors autant des mots contre les immigrés et si peu contre les touristes ? Sans doute parce que le dieu argent a un pouvoir qui dépasse celui de l'Autre Dieu. Mais, écoutons l'intégralité de Sa décision.

« Je ferai venir demain des sauterelles dans toute l'étendue de ton pays. Elles couvriront la surface de la Terre, et l'on ne pourra plus voir la terre ; elles dévoreront le reste de ce qui est échappé, ce que vous a laissé la grêle, elles dévoreront tous les arbres qui croissent dans vos champs ; stimulées par Rb&cb, elles rempliront tes maisons, les maisons de tous tes serviteurs et les maisons de tous les Égyptiens. Tes pères et les pères de tes pères n'auront rien vu de pareil depuis qu'ils existent sur la terre jusqu'à ce jour. [...] Quand ce fut le matin, le vent d'orient avait apporté les sauterelles. Les sauterelles montèrent sur le pays d'Égypte, et se posèrent dans toute l'étendue de

l'Égypte; elles étaient en si grande quantité qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y aura jamais rien de semblable. Elles couvrirent la surface de toute la terre, et la terre fut dans l'obscurité ; elles dévorèrent toute l'herbe de la terre et tout le fruit des arbres, tout ce que la grêle avait laissé ; et il ne resta aucune verdure aux arbres ni à l'herbe des champs, dans tout le pays d'Égypte. » (Exode 10)

Puisque nous nous sommes imposé de rédiger le récit du voyage vers le Trempet, j'ai voulu commencer le mien avec ce courriel qui a causé des réactions très amicales de mes amies : t'en as pas marre de répéter toujours les mêmes choses... Tu nous fais chier... T'as rien d'autre à penser... Tes exagérations me donnent envie de voyager encore plus... Tu nous emmerdes pro-fon-dé-ment.

Pour ne pas me métamorphoser en sauterelle et ne pas renoncer à subventionner une organisation d'aide aux immigrés, j'avais opté pour le voyage le plus rapide et le moins cher possible : Montréal-Milan via Zurich et ensuite train jusqu'à destination.

Le voyage devait durer une quinzaine d'heures. Il durera une quinzaine de jours.

C'était le 16 juin. Avec Selma et Fiorenzo je fêtais le *Bloom's day*, dans un restaurant irlandais. Lorsque Fiorenzo eut fini de comparer le voyage d'Ulysse à celui de Bloom, je ne pus pas m'empêcher d'ajouter que si l'Ulysse moderne n'avait pas eu besoin de sortir de sa ville, l'Ulysse contemporain eût pu ne pas abandonner sa chambre. L'alcool aidant, nous sautâmes de la chambre imaginaire d'Ulysse à celle de Xavier de Maistre et de celle-ci à la chambre de Proust pour terminer dans la villa de Boccace, qui, comme par hasard, est né le 16 juin et *nolens volens*, avait inspiré notre retraite.

Abandonné Fiorenzo sur le pas de la porte, nous allâmes, pour un dernier verre, à L'Express où Selma, malgré les trois verres de Chinon, réussit à me faire changer d'avis. Elle commença par me caresser dans le sens du poil en me disant que bien qu'elle s'exprimât — sur ce sujet ! — de façon moins véhémement, elle, comme moi, n'aimait pas du tout faire du tourisme, « vraiment pas ». Elle s'insinua ensuite dans les plis de mes sentiments en m'annonçant que les deux dernières semaines d'août et les deux premières de septembre elle serait chez sa mère à Windhoek, pour terminer avec un coup imparable : « Étant donné ton intérêt pour les Héréros, je vais t'emmener dans leurs terres... dans

celles encore ignorées des touristes. » Dans une tentative idiote de sauver mes principes, je lui dis que je trouvais plus logique de donner les 100 000 \$ du voyage à une association pour les immigrés que de les employer pour l'exode. La réponse de Selma me cloua le bec : « Il suffit que tu demandes à Fiorenzo un autre 100 000 pour l'association ! Si tu viens en Namibie et tu as trop d'argent, je te trouve toutes les associations que tu veux. » Il y eut un long silence... « Entre nous, quand tu vas en Grèce tu n'y vas par que pour tes études ! » Nous levâmes les verres pour fêter l'entente.

Fiorenzo fut enchanté. Il me parle de son ami Roberto qui habite Maputo et qu'il eût été très content de m'accueillir. Et, pour me mettre l'eau à la bouche, il me dit que j'aurais aussi pu aller à Harare et ajouta-t-il, ironique : « Tu pourras ainsi constater, *in loco*, la grandeur de Mugabe. »

Avant le départ, Fiorenzo me conseilla de n'aborder ni le « problème » des femmes ni la politique, avec Roberto.

« Maintenant les femmes sont un problème, ne puis-je m'empêcher d'exclamer.

- Tu es de mauvaise foi ! Tu sais très bien ce que je veux dire.
- Non, je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir. »

Cet échange entre sourds continua pour une dizaine de minutes sans qu'aucun des deux ne débouche les oreilles.

Une heure après le billet était dans mon courriel : Montréal, Francfort, Johannesburg, Maputo.

Le voyage fut long et éreintant.

Maputo

J'avais rencontré Roberto il y a une dizaine d'années. Je ne le reconnus point, mais je reconnus sa voix : « Vous êtes bien la femme de Fiorenzo ? » De l'aéroport à l'océan une mer de boîtes, que nous traversâmes en échangeant quelques phrases conventionnelles. À une centaine de mètres de la plage, à côté du *compound* d'une ambassade, son énorme

demeure à la façade fantaisiste qui mérite une photo plutôt qu'une description approximative.



Une jeune domestique m'accompagna dans ma chambre. Quand je descendis, Roberto m'attendait au bord de la piscine, une bouteille de champagne dans le seau « pour fêter l'arrivée de la femme de mon ami communiste. » Je le corrigeai en lui lançant un regard hardi : « De Ève, la femme communiste qui a marié Fiorenzo. » Ça pouvait être le prélude à une bataille. Ça ne fut qu'une prise de position pour éviter des attaques-surprises.

Je craignais ce séjour, car, contrairement à Fiorenzo, je ne crois pas que « l'humanité » d'un individu puisse dissoudre son fond fasciste.

Avant mon départ pour Harare, Roberto me dira que lui aussi craignait que nos visions si lointaines nous emprisonnassent en des échanges formels et stéréotypés. Heureusement, ce ne fut pas le cas.

Deux verres suffirent pour mettre cartes sur table : il se présenta comme un réactionnaire, ennemi du progrès et des Lumières, plus catholique que le pape qui « a troqué les Écritures contre la sociologie », un raciste qui ne croit pas aux races, un macho avec un respect sans faille pour la femme quand elle ne singe pas les hommes. Je lui dis que, à mes idéaux féministes, progressistes, communistes, je n'avais besoin de mettre aucun bémol.

De but en blanc il me demanda si j'aimais George Sand. À mon froncement de sourcils, il ajouta que depuis son adolescence il gardait l'encadré d'une phrase de l'écrivaine : « Voulez-vous la lire ? » Je lui répondis que oui, bien que son sourire coquin me fasse craindre un piège.

« À très peu d'exceptions près, je ne supporte pas longtemps la société des femmes ; non pas que je les sente inférieures à moi par l'intelligence : j'en consomme si peu dans le commerce habituel de la vie, que tout le monde en a plus que moi autour de moi ; mais la femme est, en général, un être nerveux et inquiet, qui me communique, en dépit de moi-même, son trouble éternel à propos de tout. Je commence par l'écouter à regret, et puis je me laisse prendre à un intérêt bien naturel, et je m'aperçois enfin que dans toutes les agitations puériles qu'on me raconte il n'y a pas de quoi fouetter un chat. D'autres sont vaines sitôt qu'elles deviennent sérieuses, et celles qui ne sont pas artistes de profession arrivent souvent à un orgueil démesuré dès qu'elles sortent de la région des caquets et de la préoccupation exagérée des petites choses. C'est un résultat de l'éducation incomplète ; mais cette éducation le fut-elle moins, il resterait toujours à la femme une sorte d'excitation malade qui tient à son organisation et qui en fait le tourment quand, par exception, elle n'en fait pas le charme. »

Je le regardai en hochant la tête, il me regarda avec un sourire en coin qui me poussa à réagir sans détour : « Même si c'est une femme qui écrit cela je ne suis pas du tout d'accord. Mais, je comprends très bien qu'un fa... qu'un réactionnaire puisse l'apprécier. »

Son sourire disparut sous une sombre nuée. Avant qu'il ne me demande ce que je comprenais de ce passage qu'il eût bien aimé avoir écrit, il me dit que j'eusse très bien pu terminer le mot « fasciste » bien qu'il ne se reconnût pas dans les fascistes actuels.

« Ce que je comprends, lui répondis-je, c'est que cette écrivaine, malgré ses prises de position vestimentaires, sa fréquentation des endroits réservés aux hommes, son indépendance, était fille de son époque et surtout une membre parfaite d'une bourgeoisie tentée d'aristocratie.

- Mais, appartenir à son époque et à son milieu n'est pas un péché... Ça, devrait être la condition humaine...
- Certes, mais après deux siècles on ne peut pas faire comme si les choses n'avaient pas changé.
- Et si les « choses », comme vous dites, avaient empiré ?
- Elles ont sans doute empiré pour les hommes sourds aux exigences des femmes, mais bien que la situation aurait pu être bien meilleure, un certain progrès a été réalisé.
- Moi aussi je lis les journaux qui dictent la ligne de pensée en Occident, mais le soi-disant progrès n'est pas du tout quelque chose de positif : ce n'est qu'un masque idéologique pour cacher les intérêts des banquiers et des politiciens. Pour parler de progrès, on ne peut pas se limiter à quatre ou cinq siècles. Je suis pour une vision anhistorique de la femme, pour la vision que vous appelez essentialiste, parce que les changements profonds ont besoin de millénaires...
- Fiorenzo m'avait conseillé de ne pas aborder le « problème » des femmes, si je ne voulais pas envenimer la discussion.
- Je crois qu'il avait raison, même si pour moi il n'y a pas de « problème » des femmes et surtout les femmes ne sont pas un problème. Vous savez, les “petites choses” dont parle Mme Sand sont petites selon la vision occidentale actuelle. C'est votre progrès et votre modernité qui les jugent petites. »

Sa petite-fille, métisse, qui arriva en courant pour demander une glace à papi, fut l'occasion pour que je manifestasse mon intention de faire une sieste. Le ressassement des derniers mots de Roberto fut un préambule agité au sommeil. Si deux personnes

politiquement si éloignées, comme Roberto et moi, ne voyions pas de problème, où était le « problème » ? Dans les médias ou dans les départements universitaires qui ne peuvent vivre que grâce aux « problèmes », comme aurait pu dire n'importe quel réactionnaire ? Trop facile. Il n'y a pas un problème des femmes, mais il y a les femmes qui ont des problèmes et qui, tout en vivant une situation difficile et douloureuse, entrevoient la possibilité d'en sortir sans attendre des millénaires. Etc. etc...

Les coups de tête d'un énorme rat, au moins aussi grand que moi, avec des défenses d'éléphant, me réveillèrent et lentement me libérèrent d'un terrible cauchemar. Je ne savais plus où j'étais. Quelqu'un qui frappait doucement à la porte dispersa les dernières brumes du rêve. C'était la domestique : « Madame, monsieur et son ami vous attendent pour le dîner. »

Je descendis et trouvai Robert faisant les cent pas avec son ami Filipe, un homme à la démarche juvénile et très bien découplé, malgré son âge avancé. Il est prêtre, avait milité dans le Frelimo et avait été recteur de l'université Eduardo Mondlane. Après les présentations, Roberto ajouta, en s'adressant à moi comme pour justifier sa présence : « Vous verrez que les idées de Filipe sont bien plus proches des vôtres que des miennes. Il a une telle humanité... » et puis, s'adressant aux deux « Je suis sûr, qu'en vous écoutant, j'apprendrai énormément de choses. »

La soirée fut forte agréable. Dès le début le tourisme nous permit de créer un terrain d'entente, la Grèce antique permit à l'alcool de faire son travail. Ensuite ce fut une discussion à bâtons rompus où nous passâmes de la critique de la société de consommation à celle des finances, du Frelimo aux œillets... de Adorno à Gomez Davila... Des papes à la technique...

Nuit agitée. Matinée dans la bibliothèque où je transcris des citations de *La dialectique de la raison* et de *Escolios a un texto implicito* sans citer la source et sans ordre. Pour ajouter confusion à la confusion, je ne différenciai pas les citations de nos considérations de la soirée : une bonne façon d'emmerder les amis du Treppe.

Admettre de bon gré que nos idées n'ont aucun intérêt pour qui que ce soit, c'est le premier pas vers la sagesse.

Avoir raison est une raison de plus pour n'avoir aucun succès.

En chaque homme libéré, un singe assoupi bâille, et se lève.

C'est faux dire que la mentalité moderne nie l'existence de Dieu, elle ne réussit pas à donner un sens au mot.

Comment nier que le petit poussin casse la coquille et commence à courir. Très peu de choses lui manquent pour crier : « je suis libre ». Et le petit homme ? Au petit homme manque tout.

L'Occident mourra lorsque la dernière présence de la Grèce cessera d'exister dans une âme chrétienne.

La distinction entre Dieu et l'homme se réduit à n'être plus que ce qu'une raison impassible en faisait déjà depuis la première critique de Homère.

L'idée de se retirer comme la bande de Boccace est fascinante — pour des privilégiés économiques et culturels.

Dum diversas. illorumque personas in perpetuam servitutum redigendi.

Ne quisquam occidentales aut meridionales Indos in servitutum redigere aut eos bonis suis privare praesumat.

Lorsque la vie publique a atteint un stade où la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise, la tentative de mettre à nu une telle dépravation doit refuser d'obéir aux exigences linguistiques et théoriques actuelles avant que leurs conséquences historiques rendent une telle tentative totalement impossible.

Le processus auquel est soumis un texte littéraire — sinon dans les prévisions automatiquement faites par son auteur, du moins lorsqu'il passe entre les mains de l'état-major de lecteurs, d'éditeurs, de réviseurs, de nègres à la maison d'édition ou à l'extérieur — dépasse en rigueur n'importe quelle censure.

Au XVIIIe il n'y a pas que l'intelligence coupante et aride de Voltaire ou la sensiblerie de Rousseau il y aussi de Maistre.

Crésilas parmi les 999 femmes de Judith Chicago ! vulgarité et ignorance et essentialisme.

Le réactionnaire ne devient conservateur que dans les époques qui conservent quelque chose de digne d'être conservé.

En montrant les conditions sociales d'une préférence, le relativiste croit d'avoir résolu le problème de sa valeur.

L'homme apparaît quand Dieu naît, au moment où il naît, c'est parce que Dieu est né.

L'homme moderne n'expulse pas Dieu pour assumer la responsabilité du monde, mais pour ne pas l'assumer.

Le réactionnaire ne fait pas l'éloge d'une époque historique, mais d'une norme concrète. Ce que le réactionnaire admire dans les autres siècles, ce n'est pas leur réalité, toujours misérable, mais la norme particulière à laquelle ils désobéissaient.

On ne peut rien expliquer hors de l'histoire, mais l'histoire toute seule n'explique rien.

La vérité est dans l'histoire, mais l'histoire n'est pas vérité.

On a accusé la pensée réactionnaire d'irrationalisme parce qu'elle se refuse de sacrifier les canons de la raison au préjugé du moment.

L'argent est la seule valeur universelle que le démocrate pur reconnaisse, car il symbolise une portion de nature utilisable et parce que son acquisition n'est fruit que de l'effort humain.

Un peuple consulté peut, à la rigueur, dire quelle est la forme de gouvernement qui lui plaît, mais pas celle dont il a besoin.

Chaque généralisation historique est un artifice euristique pour l'interprétation d'un fait concret. Une abstraction nécessaire, mais qui reste une abstraction qu'il ne faut pas considérer concrète, car l'histoire avorte quand l'historienne réduit les totalités individuelles qu'elle étudie aux catégories avec lesquelles elle les recherche.

On ne cherche pas dans Nietzsche des réponses, on cherche des questions.

Credo ut intellegam: pourquoi pas intelligo ut credam ?

Modernité veut dire cacher sous le tapis du sens commun que pour comprendre il faut croire.

Un agencement de mots pour qu'il y ait un discours systématique et cohérent pour la raison réduite à logique, n'est pas comprendre.

Sans un élément premier à partir duquel déduire, la raison n'est qu'une machine à générer faussetés. L'élément premier est dans les sables mobiles de l'histoire. La parole falsifie dès qu'elle « rationalise » le bouillonnement de l'inconscient.

Douze hommes ont conquis le plus grand empire que ni les barbares du nord ni les Sarrasins n'ont réussi à démanteler.

Les réactionnaires révolutionnaires existent et s'appellent aussi fascistes. Un révolutionnaire conservateur est celui qui fait la « vraie » révolution, car dans un monde qui change le changement radical est celui qui arrête le changement.

Le soir j'invitai Roberto au restaurant. « Jamais, j'ai accepté une invitation au restaurant d'une femme et je ne l'accepterai jamais. » Pour ne pas répondre ce que j'eusse dû répondre, je tournai ma langue le nombre de fois consacré. Nous dinâmes chez lui. Sa petite fille nous remplit la soirée.

Avant de se retirer, il voulut rendre hommage à son ami en me lisant une lettre reçue il y a une quarantaine d'années.

« Il y a exactement 4 ans, à quatre heures et demie du matin, j'entrais à l'académie militaire de Pozzuoli, tout près de Naples

J'y restai neuf mois, le temps de terminer l'année universitaire. Ce furent des mois où la moindre parcelle de temps était occupée : sport, étude, marche, solitude... solitude, sport, marche, étude... marche, marche... Par moment heureux, à d'autres pas trop. Comme les vingt années qui avaient précédé, comme les trente-cinq années suivantes et, sans doute, comme les quarante prochaines. J'ai connu des gens sensibles, ouverts et intelligents, d'autres fermés comme des châtaignes et imbéciles. Les fascistes étaient nombreux, mais ils n'étaient pas nécessairement les plus imbéciles (Ce n'est pas parce que je m'adresse à toi que j'écris ça, mais parce que c'est vrai).

J'ai constaté la force d'homogénéisation de l'institution et la capacité de l'individu de survivre. J'ai vu la faiblesse des individus écrasés par les serfs de l'institution. J'ai côtoyé des jeunes qui, pour voler, auraient fait n'importe quoi, même la guerre. J'ai marché tous les jours, pendant des mois, m'efforçant de ne pas rire et j'ai serré les dents dans le parcours de guerre m'efforçant de ne pas pleurer. J'ai subi des traitements injustes et je me suis amusé en étudiant le méchant sourire hollywoodien de mon argousin. J'ai rêvé de femmes aux immenses robes blanches, voltigeant légères et laissant deviner la drupe de leur corps comme dans les films les plus kitsch. J'ai regardé, bouche bée, Sylvie Vartan chanter des chansons ineptes. J'ai organisé des débats autour de l'occupation des

universités que l'officier responsable, avec une grande classe, il faut le dire ! a interdits après trois rencontres. »

Fiorenzo m'avait souvent parlé de l'académie militaire, mais de façon bien plus négative. J'avais ici une nouvelle confirmation que sa capacité de mimétisme, frôlant parfois la lâcheté, était encore plus grande que je ne l'imaginais.

Harare

Le vol pour Harare partit avec trois heures de retard. Le temps pour lire *Nervous Conditions* de Tsitsi Dangaremba. Née à Mutoko en Rhodésie du sud, elle avait 21 ans quand, en 1980, sous l'égide de Robert Mugabe, la Rhodésie du Sud devint indépendante et changea son nom pour Zimbabwe.

Après l'uppercut de la première phrase, « *Je ne fus pas attristée par la mort de mon frère* », elle montre patte blanche : ce n'est pas de la mort qu'elle parlera, mais de la minable condition des femmes. Même en Afrique, surtout en Afrique.

Quand son frère meurt, Tambu, la protagoniste, n'a que treize ans, et un passé déjà rempli de nombreuses petites luttes dans la difficile traversée qui l'emmènera là où son frère, par le simple fait de disposer d'une excroissance gonflable, se retrouve sans effort particulier.

Je dois dire que je ne connaissais pas du tout la littérature de l'Afrique australe (je ne considère pas Doris Lessing qui est Africaine comme Ducharme est Parisien) et ce livre m'a réservé plusieurs surprises. Facile d'imaginer les considérations paternalistes de Ik quand il lira ces notes : « Que veux-tu, ma belle ? Il semble que quand on ne connaît pas quelque chose on a de bonnes probabilités d'être surpris ! » Oui, et tu sais ce que dit la belle au petit chou de maman : « Va te faire voir chez les Samoyèdes. »

Notre petite protagoniste a le clou de l'étude bien planté dans la caboche. Elle décide de se procurer l'argent en cultivant du maïs dans un bout de terrain qu'on lui laisse pour qu'elle ne casse pas trop les roubignoles au père et pour qu'elle se casse les cornes — non seulement elle ne se les casse pas, mais elle les rend plus pointues ! Ce n'est pas à Tambu

qu'on demande d'arrondir les angles ! Un jeune homme l'accompagne pour qu'elle le vende son maïs. Lors de l'arrivée en ville les feux de circulation éclairent le mélange délicieux de naïveté et de soif de connaissance de l'héroïne : *« Nous avançons dans une rue très large curieusement surveillée par des lumières accrochées à un poteau. Quand la lumière du haut brûlait, toutes les voitures s'arrêtaient. Quand la lumière en bas s'allumait, tous en avant encore ! Je me demandais comment les lumières savaient s'allumer et s'éteindre toutes seules. 'Elles sont contrôlées par des machines', me dit M. Matimba, moins précis dans sa réponse qu'auparavant. 'Tu vas l'apprendre en première, lorsque tu vas lire Ben et Betty en ville et à la campagne.' Il était évident que ma seule possibilité était de vendre du maïs et retourner à l'école. »*

Elle s'installe au bord d'une rue du centre-ville. Doris¹ et son mari, deux Blancs très ouverts et politiquement corrects, passent devant la fillette :

« Révoltant, tout simplement révoltant. » Protesta Doris. « Moi aussi je serais révoltante, si je passais sans rien dire, George ! Eh, jeune homme, oui toi ! » dit-elle, élevant la voix pour s'adresser à M. Matimba. « Est-ce que c'est ta fille ? » Sans attendre une réponse, elle lui lance à la figure ce qui lui trotte dans la tête : « Travail infantile. Esclavage ! C'est ça. Et je suis sûre que tu n'as pas besoin que cette pauvre gamine travaille. T'es tiré à quatre épingles, mais regarde la gamine, en guenilles toutes trouées. »

Qu'est-ce qui me surprie dans cette anecdote ? Pas le fait que des gens « comme il faut » interviennent pour défendre une gamine contre un adulte censé l'exploiter ; pas le fait que dans le couple soit la femme qui se révolte et prenne la parole ; ni le fait qu'elle ne laisse pas le temps de parler à ce « profiteur » des innocents ; ni que Doris donnera à Matimba assez d'argent pour payer trois ans d'école ; ni que le père supportera difficilement que l'on paye l'école pour sa fille ; ni que nous soyons désormais incapables d'accepter qu'une fille de huit ou neuf ans soit responsable, capable de travailler et consciente des difficultés qui l'entourent.

Quoi alors ?

¹ L'appelle-t-elle Doris à cause de Doris Lessing ? Un « oui » énergique me tente.

Qu'il y a des années on m'avait raconté — mon père ou Fiorenzo ?, si je les confonds même quand j'écris, ça va mal ! — pratiquement la même histoire : un enfant de sept ou huit ans qui gardait les vaches dans un alpage en haute montagne fut objet d'une discussion d'un couple de riches citadins horrifiés par la vie que les parents faisaient faire à ce pauvre enfant. Comme dans le roman, c'est la femme qui s'insurge. L'envie de conclure que, dans les Alpes comme au Zimbabwe, les bourgeois aveuglés par l'abstraction et par les formules toutes faites sur l'exploitation de l'enfance sont incapables de voir la fierté et la dignité des enfants pauvres, orgueilleux de leur capacité de travailler, est forte, mais j'y résiste : le plaidoyer de mon père en faveur du travail infantile m'a trop, trop irritée.

Que, pour la romancière, les « méchants » Anglais ne sont pas plus méchants que les autochtones (je dirais même qu'ils le sont moins) mais, surtout, que ce sont les Anglais qui montrent des possibles voies de sortie d'une vie de misère aux Noirs.

Si l'arrivée de Tambu en ville m'avait transportée dans les Alpes, sans doute à cause du maïs que je découvris être la base de l'alimentation en Afrique australe comme il l'était dans les Alpes, le paragraphe suivant me ramena au Québec et à ses « problèmes » de langue :

« Ces missionnaires [...] préféraient parler shona plutôt qu'anglais. Et quand, désirant pratiquer ton anglais, tu leur parlais en anglais, ils répondaient toujours en shona. » Est-ce la condition des Anglo amoureux du Québec ? Pour améliorer leur langue, ils s'adressent en français aux autochtones, mais leur accent déclenche le passage à l'Anglais. Ou, n'est-ce pas plutôt la condition des francophones ? Pourquoi notre héroïne, comme les francophones du Québec, voulait/devait *speak white* ? Parce que *speak black* la laisserait, comme sa mère, dans la misère la plus noire. Est-ce donc trop artificiel de transformer les *Nègres blancs d'Amérique* en *Blanchâtres noirs d'Afrique* ? Peut-être. Mais, qu'importe ? Ce qui n'est pas artificiel, par contre, c'est d'écrire que, pour les opprimées (notez le féminin !) le respect des règles et du travail est élevé à philosophie — pratiquement à l'unique philosophie de vie — partout dans le monde, peu importe la couleur de la peau, la puissance des biceps, des neurones ou de l'âge. Et, c'est du haut de son âge que la grand-mère inculque à Tambu que : *« La vie peut être vécue avec un brin de dignité en chaque circonstance si tu as travaillé dur et tu as obéi aux règles. »* Faut-il encore souligner que l'oppression des femmes est entretenue par les femmes

aussi ? Oui. Oui. Oui. Même si, comme Tambu, nous aimons toutes nos grand-mères : *nos aïeules déplorables aux yeux pâlis de pleurs.*

Pourquoi pensé-je à cette phrase de Péguy tirée de *Ève* ? Pour cet ancien « déplorables », je me réponds pour ne pas tomber dans la facilité d'un renvoi à mon prénom. S'opposer au père est plus naturel. Pour une fille. L'opposition de Ève au Père n'est-elle pas à l'origine de la nature ? De la vie, telle que nous la connaissons. Si comme disait l'autre, le rapport sexuel n'existe pas, il existe certainement l'opposition sexuelle celle qui donne vie au plaisir et à la vie, où Ève fourre le Père. Mais, je divague. Je fais du tourisme livresque. Rebobinage.

S'opposer au père est plus naturel. Et quand, à la mort de son mâle, il hurle : « *Vous et votre éducation vous avez tué mon fils* », elle lui riposte, silencieuse : « Moi, l'éducation me fera vivre. » Et, elle la fera mieux vivre en la débarrassant de bien des traditions, mais sans éliminer celles qui empêchent le désir d'émancipation d'être un simple feu de paille. Pour nous qui avons pratiquement jeté aux orties toutes les traditions, il est difficile de comprendre que certains comportements traditionnels, en freinant le progrès, aident les plus faibles à ne pas se faire totalement écraser, par le progrès lui-même.

Quand, bien trop excitée, j'en parlai à Selma, elle me dit à peu près ceci : « C'est comme si tu pensais que Tsitsi était une dépositaire de la vérité *Noire*. Tu oublies que par le fait d'écrire elle entre dans la cathédrale de la culture occidentale et que sa couleur et son pays sont bien moins importants que tu ne sembles le penser. Son regard malgré la présence de certaines images de la culture de ses ancêtres, est biaisé comme le tien et, bien sûr, comme le mien. Je sais de quoi je parle, moi qui baigne dans l'occidentalité depuis ma jeunesse ! On ne peut pas donner la parole aux muets et espérer que leurs paroles, en les approchant de celles qui leur ont donné la parole, ne les transforment pas en quelque chose d'autre. La parole tue la vérité des origines, si une vérité des origines existe. Dès que tu parles, dès que tu écris, surtout, tu deviens ce que le langage te permet de devenir. Il est facile et erroné de parler de trahison quand un individu acculturé passe de l'autre côté. Si on veut rester dans des mots guerriers, ce n'est pas une trahison, mais une capitulation à laquelle on ne peut pas échapper : trop bien armé est le discours occidental ! »

Dans l'avion pour Harare, j'étais assise à côté d'un jeune Sénégalais. Après avoir échangé des considérations sur tout et rien, je lui demandai ce qu'il pensait de la distribution des

terres au Zimbabwe. Il fut péremptoire : « Mugabe a dépassé toutes les limites imaginables. Ce n'est pas parce qu'ils sont Blancs qu'on doit les exproprier. » Lâchement, j'acquiesçai. De quel droit, moi, Blanche, bourgeoise, m'élevé-je à défenderesse des Noirs ? Il replongea sa tête dans *The Financial Gazette* et moi, mes yeux dans *The Herald*, laissant ma tête continuer sur la lancée. C'est quoi ce *politically correct* qui m'empêche de défendre mes idées ! Il est clair que ce Sénégalais est Riche avant d'être Noir. Calme-toi Ève ! N'ont-ils pas démontré que Marx avait pris des vessies pour des lanternes, clamant que l'économie vient avant le racisme ? « Ils », qui ? Les riches, pour qui la couleur de la peau est moins importante que la couleur des billets ? Oui, eux, et mon jeune Sénégalais parle comme *Riche* plutôt que comme *Noir*. Communisme, nationalisme, fascisme, catholicisme, féminisme, oui le féminisme aussi... tous les ismes ont leur explication la plus solide dans l'économique. Calme-toi Ève ! Quelqu'une qui a réservé une suite dans le meilleur hôtel de Harare ne devrait pas trop jouer à la cryptocommuniste !

Au Meikles Hotel, bondé de clients, il n'y a que deux Blanches— Tiril, une journaliste norvégienne, et moi — et un Blanc, le mari de la journaliste. Il ne m'était jamais arrivé, lors de mes nombreux séjours en Grèce, de m'agglutiner à des Québécois : je trouvais toujours un moyen de cacher mes origines pour ne pas me retrouver « entre nous ». Ici, me sentant regardée comme une bête, j'eus tout à coup le besoin de me mélanger à d'autres bêtes ; et, quand une blonde, encore plus blanche que moi, s'approcha, je fus enchantée. Je n'eusse jamais imaginé d'avoir une telle réaction. Je l'eus.

Depuis une dizaine d'années, Tiril vient au Zimbabwe travailler pour une ONG suédoise. Elle parle couramment le shona. Avec l'aide généreuse du mari, nous sifflâmes deux bouteilles d'un très bon sauvignon local. Je lui expliquai le but de mon passage par Harare (sans faire allusion à ma « passion » pour certains choix de Mugabe !). « Si vous ne restez que deux jours, vous n'aurez que des impressions très superficielles qui risquent de créer un excès de sympathie ou au contraire une allergie pour ce pays qui vient de sortir de la colonisation. » Comme vous en doutez, non seulement je lui dis que j'étais complètement d'accord sur l'inutilité de ce genre de visite, mais j'enfonçai encore plus le clou de sorte que, quand elle se proposa de m'accompagner pour un tour dans la ville, je refusai, poliment, mais je refusai. J'ajoutai que j'aurais préféré qu'elle me conseille des livres ou des articles de journaux. Dès que son mari eut sorti le nez du verre, « Monte dans la

chambre et apporte-nous le livre de Chenjerai » lui dit-elle avec un ton qui n'admettait pas de répliques et puis s'adressant à moi : « Shebeen Tale est un tout petit livre qui t'aidera à comprendre les gens du Zimbabwe, bien plus que quelque semaine de tourisme. J'ai connu son auteur, Chenjerai Hove, en Norvège et c'est lui qui m'a donné la passion de l'Afrique et c'est surtout lui qui m'a mis en contact avec des gens d'ici. »

Je le lis le soir même. Tout au long du livre, le lien avec les ancêtres, bien plus présent que dans le livre de Dagarembga, jette un voile qui adoucit les événements, tout en rendant les critiques du pouvoir plus inflexibles. C'est la vie de ses ancêtres qui permettent à l'auteur, de décrire ses gens crevant à la campagne ou survivant à grande peine dans ce qu'il appelle le « quatrième monde » de Harare avec des touches dignes des bons vieux naturalistes français, mais sans que la sensiblerie lui prenne la main. J'eusse aimé discuter avec Roberto et avec son ami de ces courts récits où une critique de « gauche » de la modernité n'est pas sans lien avec celle de Davila. C'est en lisant ce livre que je saisis ce que Gabriel Garcia Marquez voulut dire lorsqu'il affirma que s'il n'était pas communiste, il eût pensé en tout et pour tout comme Davila.

Qui n'a pas dit ou entendu dire que les voyages en avion empêchent de s'adapter ou changement ? Faudrait-il dire la même chose pour les livres ? Mon voyage de Davila à Hove n'a pas été bien long, mais le changement a été énorme. Faudrait-il moins voyager entre livres « très éloignés » ? À vous la réponse. La mienne je la garde pour moi (aucune envie de me faire insulter).

Dans ses messages de Harare Hove parle de la « *bestialité et les abus sexuels des enfants* », il ridiculise les paroles du président « *L'homosexualité n'est pas africaine* » en soulignant que, *ngochani*, le mot shona pour *homosexuel* est un mot qui n'a pas attendu les Européens ; il parle des fleurs ou du tabac cultivés pour l'exportation au dépens du maïs, la base de la sadza, leur plat national ; il écrit que les « grands fermiers »² ont poussé les paysans dans des terres marginales et pauvres ; sans pitié, il présente ses concitoyens comme « *souls ou sur le point d'être souls ou à peine sortis d'une cuite* » ; il souligne que c'est surtout à travers

² Vaut-il la peine d'ajouter Blancs ?

le rire que les Zimbabwéens oublient ce qui va mal : AIDS, par exemple, dans leurs palabres devient *American Idea for Discouraging Sex*.

Je venais à peine de terminer la lecture, que je reçus par courriel une entrevue avec Chenjerai Hove où, il se demande si dans son pays sont plus importantes les lois des dictateurs ou les erreurs des opposants. En 2000, par exemple, les Blancs ont donné un grand coup de main à Mugabe quand, à la télé, on a vu un riche Blanc donner un énorme chèque à l'opposant Morgan Tsvangirai en disant : « Je suis un investisseur et maintenant nous investissons dans le Mouvement pour le changement démocratique. » Comment, ses opposants, ont-ils pu imaginer que Mugabe n'eût pas exploité ce financement pour sa propagande ! Mais, les erreurs des opposants n'empêchent pas Hove de critiquer durement le régime : « *Je n'ai pas de souvenirs que le gouvernement rhodésien a torturé des femmes [comme l'a fait celui-ci]. Je n'ai vraiment aucun souvenir. Je ne me rappelle pas de si nombreuses femmes arrêtées, emprisonnées, brutalisées et violées comme actuellement. Le viol, oui, les Rodésiens l'ont fait, mais ce n'était pas une politique officielle.* » Un coup à l'opposition, un sacré coup au régime et maintenant un grand pas au-delà : « *Si vous voulez changer les choses, avant tout vous devez démanteler la structure du langage et ensuite vous pouvez démanteler le reste. Mais si vous gardez la même structure du langage et la même mentalité dans l'emploi politique du langage, il sera impossible de changer quoi que ce soit.* »

J'ai une certaine allergie aux proverbes sans doute parce que mes parents et leurs amis les employaient à tort et à travers, pour corroborer des platitudes. Celui-ci, cité par Hove, est si poétique et « vrai » que je ne peux pas ne pas le transcrire : « Une année n'arrive pas et s'assoit où une autre s'était assise. Elle apporte son propre tabouret. » Sans commentaires.

Une petite marche aux alentours de l'hôtel en attendant Tiril qui m'a convaincue de l'accompagner déjeuner avec une amie. « Une fille très intéressante. Historienne, elle fait des recherches sur les bergers du Latium au IV^e siècle avant notre ère et les Shonas du XIII^e siècle... Et, toi ? C'était bien ton tour ? Comment as-tu trouvé la ville,

- Lisse, bétonnée, immobile, sans vie, une ville de De Chirico. C'est comme si j'étais dans une ville occidentale du XXII^e siècle...
- Tu étais dans le premier monde de Harare, comme le définit Hove, et le premier monde de l'Afrique subsaharienne est déjà là où s'en vont des villes comme Oslo.

- N'est-ce pas l'Afrique qui sans va vers l'Occident...
- Qu'elle dépassera... dans un sens ou dans l'autre... Mais voilà Ancila, au coin de King George Road et Aberdeen »

Une Négrresse statuaire, cheveux rasés, chemisier rouge, une courte jupe noire, ceinture rouge avec une boucle dorée, souliers rouges à talons hauts attendait immobile devant la pizzeria Casa mia. Dès qu'elle nous vit, elle agita son sac, rouge lui aussi et avança légère et souriante à notre rencontre. Le déjeuner fut très agréable. Ancila, poussée par Tiril, s'enfonça, joyeuse et intarissable, mais sans pédanterie, dans les analogies entre le monde latin et grec d'avant notre ère et celui du Great Zimbabwe : « Que les deux civilisations soient séparées de vingt siècles et de milliers de kilomètres, n'a aucune importance. » Je fus assez étonnée d'entendre une historienne affirmer, avec un sourire énigmatique, empreint d'ironie, que, de nos jours, il était sans intérêt d'étudier les monuments : « La recherche historique les a éloignés, en les enfonçant dans « leur » temps qui est le temps inventé par les historiens, qui est notre temps. » Je dois dire que je ne trouvais pas très clair son discours, mais elle communiquait un tel enthousiasme que « comprendre » n'avait plus rien à voir avec la raison. On était déjà sur le pas de la porte, quand, sans doute parce qu'elle avait vu trop d'ombres dans mon regard, elle ajouta que les monuments sont créés pour y vivre et pour montrer sa puissance/son importance : « Ils ne servent à rien, à moins de faire comme les Barberini à Rome, Moulay au Maroc ou les Shonas chez nous, à moins de les employer comme réserve de pierres de... de construction ».

Avant de rentrer à l'hôtel, nous passâmes à son bureau. Elle me fit cadeau d'une plaquette avec les mots calligraphiés que Somabulano, le chef de Matabeleland, adressa aux Anglais en 1896 : « *Vous êtes venus, vous avez conquis, Le plus fort a pris la terre. Nous avons accepté vos règles, Nous avons vécu sous votre férule, Mais, pas comme des chiens ! Mieux mourir que devenir des chiens, Jamais vous ne pourrez transformer les Amandabele en chiens. Vous pouvez les éliminer, Mais les enfants des étoiles ne peuvent jamais être des chiens.* » Nous nous quittâmes en nous échangeant nos adresses courriel.

Devant la porte de l'ascenseur, nous nous tournâmes vers le cliquetis des talons. Ancila agitait un livre comme elle avait agité le sac devant la pizzeria. Elle me donna une copie

autographe de *Culture and Customs of Zimbabwe* de Oyekan Owomoyela : « Tu pourras le lire dans la paix des Alpes et penser aux discordes de mon pays. »

Le soir je reçus un courriel avec un texte — « qui pourrait t'intéresser » — qu'elle avait écrit en réponse à un article de Rachel I. Swarns paru dans le *New York Times* le 4 août 2002, texte que *The Guardian* avait refusé de publier, le jugeant « appuyer la politique d'un des pires dictatures au monde. ».

Je copie le texte dans son intégralité — malgré le début qui me fit penser à Ik — car il montre comment on peut ou on devrait être critique du gouvernement de Mugabe et du gouvernement actuel tout en gardant un œil « noir » sur le Zimbabwe.

Du côté de chez Swarns

par Ancila Nhamowa

Les intellectuels aux tendances situationnistes, les réacs qui considèrent le journalisme comme une écriture de deuxième catégorie, les nietzschéens qui crachent sur les quotidiens sans savoir pourquoi, devraient, tous, lire l'article de Rachel I. Swarns paru dans The New York Times du 4 août 2002. Ils apprendraient que les journalistes qui connaissent leur métier peuvent non seulement rallumer l'espoir d'un monde meilleur, mais aussi donner accès à la vérité, sans la lourdeur des philosophes enfantés par le livre et sans la monotonie des gauchistes aux dogmes enfantins.

Mme Swarns nous a livré un article au début virgilien, sans la bucolique des mauvais écrivains du dimanche : c'est la saison du froment, le moment où le luxuriant et vert semis voile la terre. Dans ce pays idyllique, technique et nature avaient trouvé un accord harmonieux et même le chant obstiné des tracteurs avait sa place parmi ceux des cigales. Il avait sa place. Mais, ces jours-ci, les brondants tracteurs sont réduits au silence et les fermes fertiles sont oisives. Ce n'est pas le silence paisible d'un monde joyeux et retenu, mais un silence de mort : ici, dans une terre affamée, où les Nations Unies ont dit que six millions de personnes sont menacées par la famine... Les tracteurs se taisent pour que six millions de personnes crèvent. Six millions, ont dit les Nations Unies et six millions n'est pas innocent, surtout dans un journal juif... Vous avez beau ne pas y penser, vous y pensez. Mais, qui a réduit au silence les tracteurs ? Qui les

emploi comme four ? Le gouvernement de Mugabe³ qui a ordonné à des milliers d'agriculteurs, aux plus productifs, d'arrêter de cultiver. Qui sont ces agriculteurs ? Pourquoi les plus productifs ? Les agriculteurs blancs, qui sont parmi les plus gros producteurs de blé et de farine de maïs, aident à alimenter la nation et alimentent l'économie. Même si la journaliste ne le suggère pas, on a l'impression qu'ils alimentent surtout leurs économies ; mais, ce n'est pas parce qu'ils font leurs intérêts qu'ils ne peuvent pas aider à alimenter la nation. Et alors, qui peut les avoir condamnés comme racistes et ennemis de l'État ? Notez que si les six millions nous renvoie à une des pires tragédies de l'histoire, ces ennemis de l'État nous mettent devant les yeux le spectre des dictatures communistes et fascistes. Mais pourquoi sont-ils ennemis de l'État ? parce qu'ils ont refusé de remettre les terres dans les mains du gouvernement. À ce point l'autrice, à l'aide d'un tiret cadratin, introduit un aparté pour souligner qu'elle n'est pas dupe et que certains Blancs ont sans doute une âme noircie par les terres volées aux Noirs. Une contextualisation parfaite : le temps de l'année, un dictateur avec des tendances hitlériennes, les blancs qui ont volé...

Et maintenant, les fonctionnaires disent que le jour de la reddition est arrivé... La reddition des comptes a été fixée au 8 août, un jour avant le cinquante-septième anniversaire de Nagasaki, comme la propagande de l'opposition à Mugabe a souligné dans ses pourparlers avec les escogriffes de Blair. La menace d'expulsion de 2 900 fermiers Blancs a ébranlé un pays chancelant après la sécheresse... Inutile d'observer que la loi n'a que statut de menace quand elle est émise par un gouvernement autoritaire. L'autrice de l'article veut-elle souligner une analogie entre les menaces de Mugabe et les menaces de Bush à l'Irak ? Probablement. Le cadre est donc complet : Mugabe comme Hitler ou Staline ou Bush — au supermarché des horreurs, tu as le choix, paisible lecteur.

Ce n'est pas juste ! Non ! Il ne devrait pas évincer les fermiers ! « Il », car personne d'autre que Mugabe ne veut cela. Tout le pays, toutes couleurs confondues, est derrière Blair, en souvenance des années sereines de la colonisation où les tracteurs vrombissaient paisibles dans ce pays riche, juste et sans racisme. Il ne devrait pas, mais... mais... Même les fonctionnaires de la Banque Mondiale et les gouvernements occidentaux pensent que la terre doit être redistribuée au Zimbabwe, où le colonialisme a laissé plus de la moitié des terres fertiles entre les mains d'une

³ Il est important de souligner que la journaliste, même au risque de sa vie, écrit le *gouvernement du président Mugabe*, le dictateur noir qui hante les rêves des Blancs, et non le *gouvernement du pays*, comme aurait fait un journaliste moins courageux.

petite minorité blanche. Quelle classe cet écrivain qui, pour ne pas attiser le feu, transforme « 95 % » en « plus que 50% » ! Une délicatesse exquise, Et les fermiers blancs refusent de participer au programme (même s'il est suggéré par la Banque Mondiale), et non pas parce qu'ils ne veulent pas perdre les terres — ce serait indigne de Blancs — mais parce que tout est fait pour augmenter la popularité de Mugabe. Est-ce que cette spécialiste du Zimbabwe est en train de nous suggérer que, comme pour Lady D., la mort de Mugabe serait un moyen d'augmenter sa popularité bien plus efficace que le fait de chasser les pauvres fermiers blancs qui se sont sacrifiés pour l'économie de la nation ? Sans doute, tout le texte est tellement plein d'analogies subtilement suggérées !

Si cette étude détaillée du début de l'article ne vous a pas donné envie de le conseiller, nous allons essayer notre dernière chance avec le final. C'est un jeune Noir de 18 ans qui parle : On se réveille au matin sans nourriture. Nous avons besoin d'aide. Ceux qui sont bons dans l'agriculture doivent continuer. Les fermiers Blancs, doivent rester. Même les jeunes Noirs, ceux qui sont censés être le plus enragés, sont en faveur des fermiers Blancs. A-t-on besoin d'autres démonstrations de la folie meurtrière de Mugabe ? »

Je lis l'article avant le dîner. Je ne sais pas si c'était l'alcool ou la sympathie que j'avais pour Ancila, mais je décidai de me confesser en rédigeant un texte que je crus préférable ne pas envoyer à Tirit.

« Il y a plein de gens qui ont des phobies. Il y a même des gens qui les expliquent : si tu as la phobie du cheval alors ton père... si tu as peur des araignées alors ta mère... si tu fuis toutes les fois que tu rencontres une femme en pyjama jaune ayant trois carrés magenta dans des cercles bleus, c'est parce que ton œdipe... Il n'y a pratiquement pas de phobies inexplicables, et surtout pas d'inexplicables — il suffit d'avoir l'argent pour payer un psy. Au contraire, les *philies*, quand elles ne sont pas considérées perverses, sont traitées comme quelque chose de non important. Comme si la peur des chevaux était plus importante que l'amour des chenilles ! Moi qui n'ai que la phobie du risotto⁴ mais beaucoup de *philies*, j'en ai une en particulier qui te concerne et que mériterait un traitement psychanalytique ; et, pas tellement parce que je voudrais savoir d'où elle vient, mais parce qu'elle risque de me

⁴ Fiorenzo m'a tellement fait manger de ce margouillis de riz, vin, beurre et parmesan que, maintenant, il suffit que j'entende le mot « risotto » pour avoir une irrésistible envie de me gratter.

faire perdre les deux ou trois bonnes amies qui me restent. Je suis Zimbabwephile ! Vous avez bien entendu : Zimbabwephile. Pourquoi ? je ne le sais pas. Depuis quand ? Depuis le 18 avril 1980. Cette longue prémisse pour m'excuser de mon manque d'objectivité. Avez-vous déjà vu quelqu'un qui philie vraiment quelque chose dire des choses objectives ? Certainement pas. On emploie même la *philie* comme élément de définition de la non-objectivité. Il suffit, à titre d'exemple, de penser à ceux qui ont la *philie* de la connaissance qui sont des êtres qui se tueraient pour ne pas être objectifs. Donc, pour faire d'une longue histoire une courte, à propos du Zimbabwe, je ne suis pas objective. Pourquoi tout ce baratin ? C'est à propos de quelques lignes écrites par un certain Ayad dans *Libération* sur *Ancêtres*, un livre de Chenjerai Hove, un Zimbabweien. Ça me fait chier, que pour valoriser le livre, il écrive que l'auteur a fui le régime de Mugabe. Comme si la fuite était une chose bonne en soi. Surtout du Zimbabwe ! Plus j'y pense et plus je crois être, non seulement Zimbabwephile, mais aussi Mugabephile

Je suis une fidèle. Avant que je perde ma confiance en quelqu'un, il faut vraiment qu'il m'en fasse voir de toutes les couleurs. Il faut dire que ma confiance est très prudente et, par exemple, je n'ai jamais fait confiance à des types louches comme Clinton ou Ben Laden ou Bush ou le Pape, Par contre, pourquoi j'ai toujours fait confiance à Mugabe ? Pourquoi ? Parce qu'il me semble que dans le conflit pour l'expropriation des terres des Blancs il s'est comporté comme un gentleman, comme un gentleman *farmer*. De l'autre côté de la palissade de la *farm*, mais comme un vrai *farmer* : clair, digne, sans trop de frous-frous, un homme avec une confiance en soi comme celle de ceux qui ont les pieds toujours plantés dans une terre qui leur appartient. Quand il y a des élections, les Européens sont sûrs qu'elles ne seront pas « libres ». Ils retirent donc leurs pâles observateurs avec leurs ridicules sacs à dos avant qu'il ne les expulse. Ils ont bien fait, car il aurait pu les manger. Cela aurait fait l'affaire de tout le monde : les Européens auraient eu une autre démonstration de la sauvagerie noire et les armées des civilisés auraient pu reconquérir le Zimbabwe. Après la conquête on aurait changé ce nom barbare, *Zimbabwe*, par Rhodésie. »

Que dire d'autre de mon séjour à Harare ? Que je n'ai pas changé d'avis sur Magabe malgré ce qu'a écrit Hove ? Que tout ce que j'ai appris, je l'ai appris dans des livres ? Que les universitaires zimbabwéens ou québécois sont des universitaires avant d'être Québécois ou Zimbabwéens ? Que la décolonisation n'apporte pas que des bienfaits ? Mais avais-je

besoin de ce long voyage pour le savoir ? Je sais, je sais. Ce voyage m'a permis de connaître deux femmes intéressantes, mais je sais aussi qu'il y a des centaines de femmes intéressantes dans mon quartier. Je sais, mais si, paradoxalement, c'est plus difficile de les rencontrer ? Est-ce donc utile de voyager ? Non, c'est facile. Ai-je quelque chose contre la facilité ? Non, rien. Rien contre, mais rien non plus pour. Et alors ?

Dans le monde des Héréros

La voilà, avec son sourire immense. Nous prîmes un café dans l'aérogare et puis sur la A3 vers la Namibie avec une Jeep Wrangler rouge, très tudesque (Ah ! Ah !). Un arrêt à Sehithwa où un groupe de Français se disputait avec le guide pour le prix d'une visite au lac Ngami. C'était surtout un gros avec quatre cheveux en queue de cheval qui gueulait : « Cinquante dollars pour visiter un marais pratiquement desséché ! Non... max 10 ». Selma s'adressa au guide en otjihééro sans cacher une expression méprisante pour ces gens en quête d'aventures bon marché. Adroitement, elle lui passa un billet de 100 dollars. Il s'en alla avec ses clients qui le suivirent souriants et orgueilleux. Je préférerais ne pas m'enquérir sur ce qui l'avait décidé à intervenir.

Après ce clash de civilisations — ou si vous préférez d'humanité — nous reprîmes la route. La campagne complètement décharnée rendait encore plus épineuses ses considérations sur la sécheresse qui venait de mettre à terre l'économie de son pays. À Tso, pour la première fois, depuis mon arrivée, elle me parla de la révolte : « C'est ici qu'en décembre 1904, après la défaite, Samuel Maharero s'est arrêté avant de se diriger vers Makalamabedi sur la rivière Botletle. Selon mon père, son père aussi faisait partie de ce groupe de rescapés. Mais, c'est difficile de démêler les légendes familiales de ce qui s'est vraiment passé. » Et à moi d'ajouter que je connaissais très bien ça à cause de tous les mythes de la Savoie dont mon père avait essayé de me bourrer le crâne.

À Nokaneng nous prîmes une piste qui fit comprendre à mes fesses la nécessité de louer une jeep confortable. La frontière devait fermer à 18 heures, à 16 :30 heures les barrières étaient baissées dans la place déserte. Selma, imperturbable, se dirigea vers une cabane que les arbres squelettiques ne cachaient plus et d'où sortaient, sans aucun respect pour les oreilles, les notes de *Stolen car*. Elle revint accompagnée par un mec minuscule qui, sans lâcher son *ghetto-blaster*, sans me regarder, sans dire un mot, souleva les barrières. « C'est par ici qu'un manipulateur de Héréros, sans femmes, sans enfants, sans bétails, ont fui la folie

allemande pour chercher des moyens de survie chez les Anglais » me dit-elle dès que nous mîmes les pieds sur le sol namibien.

Je profite de l'entrée en Namibie pour interrompre mon récit avec une note que je n'ai pas voulu dissimuler en bas de page pour donner une très bonne excuse à celles qui veulent arrêter la lecture. Selma m'avait convaincue de ne pas aller directement au Tremain, mais de faire un tour en Namibie pour visiter les endroits « sacrés » de la lutte des Héréros, renonçant ainsi à mes principes anti-tourisme ; Fiorenzo m'avait conseillé d'allonger encore plus mon voyage et de passer par Maputo où vit son ami et par Harare la ville de « mon ami Mugabe », mais, malgré ce long détour, le centre de mon voyage restait la Namibie.

J'avais imaginé un récit où chaque endroit visité eût été une excuse — ou un moyen — pour parler de la révolte des Héréros. J'avais donc commencé par décrire, parfois assez longuement, les endroits visités et les discussions avec Selma. La rencontre avec la mère de mon amie, m'a fait tout changer et, pour ne pas transformer mon récit dans un guide de voyage intelligent en territoire héréro, j'ai pratiquement tout jeté ce que j'avais écrit et j'ai décidé de ne plus parler de mon tour, mais de laisser parler Selma et sa mère Meke et de terminer avec un bijou : les commentaires d'une fille de huit ans à des extraits de *The narrative of an explorer in Tropical South Africa (London : John Murray, Albemarle Street, 1853)* de Francis Galton.

À huit heures nous étions attablées au Tsumkwe Lodge en plein territoire héréro. Parfois j'ai vraiment une tête d'oiseau qui s'envole au moindre bruit : à la frontière le gardien avec son ghetto-blaster m'avait plongé dans *Do the right thing* ; ma première halte en Namibie me précipita dans le côté sombre de *l'Arc-en-ciel de la gravité* : « Les Héréros sont en affaires tous les jours avec leurs ancêtres et, pour eux, les morts sont aussi réels que les vivants... Ce peuple ne faisait presque plus d'enfants parce qu'il avait choisi la mort tribale plutôt que la mort chrétienne. La mort tribale avait un sens. La mort chrétienne n'en avait aucun... »

Selma me sortit de mes élucubrations et me ramena avec les pieds sur terre en me proposant d'aller siroter une nouvelle bouteille dans le jardin. Je ne sais plus de quoi nous

parlâmes, mais à un certain moment j'étais tellement heureuse que je l'embrassai sur la bouche.

Le jour suivant nous déjeunâmes à Omaruru où un coup d'œil rapide autant que désintéressé à la Franke tour me suffit. Nous eussions dû passer la nuit à Okanhadja, mais, même si la fête commémorant les luttes des Héréros contre les Allemands, eût dû être terminée, la ville était encore en liesse. Je trouvais très déplacé qu'une touriste blanche habillée à l'occidentale se promène curieuse parmi toutes ces Noires en habits traditionnels et je le dis à Selma. « Que ta peau, de la même couleur que celle des Allemands, te gêne, je peux le comprendre, mais pas tes vêtements ! Les robes traditionnelles de ces femmes devraient encore plus leur rappeler les Allemands que tes pantalons fuseau. On oublie trop souvent que les vêtements, dits traditionnels, leur furent imposés pour qu'elles puissent fréquenter les baraques des missionnaires et avoir ainsi l'aide de leur Dieu pour supporter les viols de Blancs », ajouta-t-elle avec un regard maternellement triste.

Nous continuâmes sur la même route et passâmes la nuit à Grootfontein d'où nous partîmes très tôt pour Otjiwarongo. Nous fûmes accueillies par sa vieille tante qui, malgré les objections de la nièce, nous fit déposer nos valises dans sa chambre.

« J'ai promis à maman que je serai là pour le dîner, lui dit en dernier ressort Selma.

- Je vais appeler ma sœur et lui dire que tu ne seras là que demain.
- Elle ne sera pas contente.
- Je suis son aînée. Ne te préoccupe pas.
- J'ai aussi une réunion à quatre heures à l'université.
- Tu partiras tôt, tu seras chez toi pour le déjeuner et tu auras tout le temps pour aller papoter à l'université.
- Oui... On reste, mais, je ne veux pas que tu nous laisses ta chambre.
- Elle n'est pas à ton goût ?
- Si... mais...
- Il n'y a pas de *mais*. »

Vers seize heures un essaim de cousines, attirées par Selma qui, comme me dit la plus petite, « Est la femme héréro la plus importante au monde », envahit la maison. Quand il

n'en resta plus que deux, curieuses de savoir comment émigrer au Canada, soûle de parole et de vin je glissai dans le lit qui craquait outre mesure.

Selma n'ayant fait craquer le lit que vers quatre heures, je pris le volant jusqu'à la maison familiale à Windhoek. Une assez grande maison où sa mère, une grande femme métisse bien kolyota et bartawala⁵, pour le dire dans des termes savoyards à consonance africaine, vivait seule. « Je vis seule, mais souvent des ex-étudiantes me rendent visite et, parfois, elles restent pour la nuit. J'ai enseigné l'anglais pendant 40 ans à la Windhoek High School, et je crois avoir laissé une petite marque », me dit-elle en me montrant ma chambre et la deuxième salle de bain.

Selma, l'aida à préparer du mieliepap avec de la viande de mouton en sauce. Mon observation qu'au Zimbabwe on appelait « sadza » le mieliepap fut accueillie par un sourire indulgent de la mère, que la fille explicita : « Chez nous, confondre le sadza avec le pap, c'est comme pour un Fribourgeois confondre le Comté avec le Gruyère : un péché mortel. » Je gardai pour moi la satisfaction d'avoir résisté à la tentation de parler de la polenta.

Sans doute pour nous protéger de la pluie des lieux communs sur la sécheresse et sur la politique des grandes puissances que nous toutes alimentions, Selma demanda à sa mère de raconter quelques souvenirs de famille liés aux luttes des Héréros. « Depuis qu'elle a lu un roman d'un écrivain américain, Ève s'intéresse aux tragédies de notre peuple. C'est avec Ève que je suis allé à Chicago voir *We are proud to present*⁶, te souviens-tu que je t'en avais parlé ?

- Bien sûr. J'avais même lu le texte après que tu m'en avais parlé et je l'avais trouvé incompréhensible. Je m'étais dit que si c'était pour parler ainsi de notre peuple, il valait mieux se taire. Et vous, Ève, est-ce que vous l'avez aimé ?

⁵ J'ai entendu ces deux termes signifiant « robuste » et « causeuse intarissable » pendant toute ma jeunesse. Souvent, mon père collait l'un à l'autre pour caractériser sa belle-mère, bourgeoise genevoise fort précieuse.

⁶ Il y a quelques années, avec Selma, j'avais assisté au *Victory Gardens Theater de Chicago* à la première d'un spectacle d'avant-garde fort inspiré par le *Living Theater* dont le titre à cause de sa longueur mériterait une entrée dans le Guinness : *We Are Proud to Present a Presentation About the Herero of Namibia, Formerly Known as Southwest Africa, From the German Südwestafrika, Between the Years 1884–1915*.

Je lui répondis que je n'avais pas été emballée, mais que Selma m'avait beaucoup aidée à me débrouiller dans l'histoire parfois assez compliquée des peuples de la Namibie.

« Oui, Selma est très douée pour rendre claires les choses les plus obscures et, parfois, pour obscurcir ce qui est clair » commenta, en écarquillant ironique les yeux, la mère et, à la fille, qui fit comme si elle n'avait pas entendu le final, d'ajouter :

« J'ai essayé de présenter les grandes lignes de la révolte, mais je n'ai pas ta tchatche. Je ne sais pas comme toi, souligner certains détails qui illuminent la scène... parfois aux dépens de la vérité. »

La mère n'aima pas trop — ou fit semblant de ne pas aimer — la dernière observation de sa fille, ce qui déclencha une joute affectueuse à propos des détails qui selon Selma trop souvent étaient détournés ou amplifiés cachant ainsi la vérité, tandis que pour la mère c'était le détournement et l'exagération qui permettaient de mieux saisir la vérité. Selma se leva et lui posa, maternellement, les lèvres sur la tête en l'invitant à nous raconter des histoires familiales. « Mais, avant, pourquoi ne racontes-tu pas l'anecdote des souliers et celle du petit voleur. Elles sont tellement jolies. »

Elle ne se fit pas prier. J'ai toujours pensé que certaines histoires, entendues de la vive voix d'une personne, même si pas de première main, peuvent donner une compréhension inatteignable par les voies livresques. « Vieille » historienne je vais quand même mettre un bémol : on peut facilement faire des pas de clercs si aux « on m'a dit » on n'ajoute pas le lest des mots filtrés par les experts. C'est pour ça que, au risque de tomber dans la pédanterie et dans l'académisme, certains détails seront lestés par des notes en bas de page qui ne seront pas des copier/coller de Wikipedia. Celles qui le lest gêne n'ont qu'à ne pas lire les notes.

« En 1861, je crois, oui, je crois, en 1861, sur son lit de mort, le chef des Namas⁷, Jonker, convoque son fils Christian et Maharero, le Héréro qui aurait dû succéder à Tjamuaha. Il

⁷ Lors de la terrible sécheresse de 1829/1830, les Héréros se déplacent vers le sud, dans les terres des Namas qui font appel aux Orlams. Grâce aux qualités du chef Jonker Afrikaners et à leurs armements, ces derniers repoussent les Héréros vers le nord. Jusqu'en 1858, l'année où fut conclu un accord de paix moins volatiles que les autres, ce furent des batailles continuelles. Mais une « vraie » paix entre les Héréros et les Namas ne sera signée qu'en 1892 entre Samuel Maharero pour les Héréros et Hendrik Witbooi pour les Namas. Les Namas qui avaient accepté que les Orlams s'établissent sur leur territoire dans la première moitié du XIXe siècle, se retrouvent après une cinquantaine d'années dominée par ces métisses.

leur dit qu'ils devaient se comporter comme des frères et gouverner ensemble le territoire. Pour donner du poids à ses mots, il donna sa chaussure droite à son fils et sa chaussure gauche à Maharero. Peu de temps après Tjamuaha, à l'article de la mort, les appelle à son tour, et après avoir coupé en deux sa chaussure,⁸ donna la pointe à Maharero et le talon à Christian. On raconte souvent cette anecdote aux enfants pour souligner... » Selma interrompit la phrase, pour ajouter amusée : « L'importance des chaussures en politique, comme avait bien compris Khrouchtchev. »

Comme lors de la discussion sur les détails, il y eut une joute pleine d'amour entre mère et fille ce qui me rendit terriblement triste en pensant aux chicanes pleines d'aigreur avec ma mère. Lorsque Meke me demanda ce que j'en pensais, ma tristesse me rendit un peu trop sèche et je répondis que je trouvais tout ça très beau, mais que je ne savais pas quoi ajouter à leurs observations. Mon malaise par trop évident poussa Meke à enchaîner avec l'histoire du petit voleur.

« Un petit garçon — Nama pour certains, Héréro pour d'autres — est découvert en train de voler dans une mission. Un missionnaire lui lance une motte de terre et dénonce l'enfant au tribunal tribal. Les délibérations sont très longues et le résultat est très étonnant pour les Blancs, mais normal pour nous. Le garçon est acquitté, car *il a le droit de manger* et le missionnaire doit payer une amende parce qu'il a *profané le repos dominical*, comme quoi les autochtones ont bien appris à se servir des grands mots des chrétiens. »

Mon commentaire à cette anecdote, fut encore un simple et pauvre « très beau » qui ne sembla pas satisfaire ni les attentes de la fille ni celles de la mère qui, après un assez long silence, reprit :

« Je vais commencer par la fin. Est-ce que vous savez pourquoi Selma s'appelle *Selma* ?
Me demanda-t-elle

— Non. Elle ne m'en a jamais parlé.

⁸ Selon le missionnaire et historien Heinrich Vedder (1876-1972), qui relate cette anecdote dans *Nach des besten schriftlichen und mündlichen Quellen erzählt*, un livre de 1934, Tjamuaha ne coupa pas sa chaussure me donna la droite à Maharero et la gauche à Christian. Le fait que Vedder fixa l'anecdote sur papier et le rendit célèbre ne lui donne pas pour autant plus de crédibilité. Qui la raconta à l'historien ? Pas nécessairement quelqu'un plus fiable, que celle qui la raconta à Meke. H. Vedder l'homme qui défendit l'apartheid lors de l'invasion de la Namibie par l'Afrique du sud fut aussi l'historien qui sauvegarda de l'oubli un grand nombre de récits oraux des natifs et qui décrivit les horreurs du camp de travail de Swakopmund.

- Mais, j’imagine que vous savez que Selma est un nom finlandais.
- Non, ça non plus. Je croyais que c’était africain.
- C’est finlandais. Il y a cinq générations Karl August Weikkolin⁹, un missionnaire finlandais arrivé en Namibie dans les années 1860, n’a pas dérogé à la règle la plus sacrée de ces hommes au service de dieu : tu n’oublieras point d’engrosser les sauvagesses. Ce qu’il fit en 1877, près du puit d’eau de Okaukuejo et la sauvagesse donna naissance à mon arrière-grand-mère qui, avec son mari, est morte dans l’île aux requins¹⁰ en 1905, laissant une fille de 8 ans, ma grande mère, dont une fille, née en 1930, sera ma mère. »

Après un court silence, elle termina sa parenthèse sur le prénom « Selma », avec une expression fort jolie, qui me fit sourire, fit sourire Selma et lui permit de passer à la branche paternelle, sans solution de continuité :

« Côté père, pas de larmes de lait dans le café. Toutes... noires, noires.

À seize ans j’ai suivi son père, Samuel, qui en avait soixante-huit. Ami de famille, il était mon deuxième père et il est devenu mon premier mari. “Pourquoi chercher des fleurs dans le désert quand il y en a dans le jardin de l’ami”, lui répétait ma mère à qui un lien de parenté avec cet homme ne déplaisait point. Samuel n’avait pas besoin de ce genre de conseils. Il n’avait jamais besoin de conseils et s’il avait une idée en tête personne ne pouvait l’arrêter... un peu comme sa fille, n’est-ce pas, ma chérie ? Comme il me dit après notre première étreinte : « je voulais te cueillir depuis quelques mois, depuis que ta poitrine était en fleur. ». Ma poitrine était en fleur depuis un an déjà et attendait une main forte et délicate qui cueille mes otjimbeles sans arracher les racines. Ses mains étaient fortes et délicates, sa tête belle et intelligente, son âme enrobée de renommée. Impossible de résister.

⁹ Il était un des six missionnaires finlandais qui débarquèrent à Walvis bay en février 1869. En août 1870 Shikongo sha Kalulu, roi de Ondonga, décida que deux seuls missionnaires du groupe des Finlandais pouvaient rester dans la région de Ondonga. Weikollin avec les trois autres durent se transférer dans la région de Uukwambi. En 1873 il établit la base de sa mission à Ondjumba. En 1876 il se transféra définitivement à Uukwambi où il mourut en 1891.

¹⁰ Petite île dans la baie de Lüderitz où les Allemands avaient fait bâtir le camp de concentration, mais sans avoir ni le sadisme ni le mauvais gout de poser le célèbre « Arbeit macht frei » sur la grille d’entrée. L’île est transformée en péninsule grâce au travail forcé des prisonnières ; les requins, après avoir bien aiguisé les dents, se sont transférés en Allemagne et en Pologne où ils ont continué leurs massacres à une plus grande échelle ; aujourd’hui les baraques ont été remplacées par des campings pour touristes aimant l’aventure. Il vaut la peine de souligner que le père du *Reichsmarschall* Hermann Göring fut le maladroit négociateur avec Henrik Witbooi.

À trois ans, les Allemands l'ont emprisonné à l'île aux requins avec sa sœur, de douze ans son aînée, et sa mère. Il survécut aux trois ans de camp, mais sa vie sera toujours régie par le GH (*Gefangener Herero*) tatoué sur l'avant-bras et sculpté dans l'âme. À trois ans il parlait comme un enfant de sept ou huit ans, ce qui le fit devenir un objet d'étude spécial pour Fischer¹¹ et sa bande de bêtes. Il était l'exception qui confirmait la règle de notre infériorité biologique. À cause de cet état d'exception on lui permettait de rester prêt de sa sœur. Quand, à six ans, il est sorti, il était un homme, un vrai homme, pas comme les enfants d'aujourd'hui qui au moindre bobo crient au meurtre.

De sa mère ne sortit que le crâne expédié avec tant d'autres à la *Charité* – *Universitätsmedizin Berlin* pour que les savants allemands démontrent que nous sommes plus proches des singes que des Allemands.

Dans une baraque du camp, il y avait la chaîne de nettoyage des crânes. Sa sœur faisait partie du premier service, celui d'énucléation ; après il y avait le service des scalps, suivi par le service cartilage et le service vidange pour terminer avec le service de blanchissage. Un jour on lui apporta le crâne de sa mère. Elle laissa tomber ses outils, s'accrocha au banc en criant à tue-tête le nom de sa mère. Le kapo lui intima d'arrêter ces enfantillages et de reprendre immédiatement le travail pour ne pas ralentir la chaîne. Elle l'implora, inutilement. Attiré par les cris, le gardien s'approcha. Elle s'agenouilla, lui entoura les genoux avec ses bras décharnés en le priant de lui épargner cet horrible travail : « Maître, c'est ma mère ! Je ne peux pas. Je vous en prie, Dieu vous sera reconnaissant ». Le monstre se débarrassa d'elle avec un grand coup de pied et lui hurla que si elle ne le faisait pas, l'enfant aurait fait la fin de la mère.

Elle fit ce qu'on ne peut souhaiter à aucun être humain : extraire les yeux du crâne de sa propre mère.

¹¹ Eugen Fischer (1874-1967) anthropologue et généticien, très apprécié par l'establishment nazi, passa beaucoup de temps dans le camp de concentration de l'île aux requins pour étudier les Héréros. En 1907, le corps décapité du chef Nama Cornelius Frederiks fut employé pour démontrer la supériorité des Allemands et dans le livre qui le rendit célèbre dans les années 1920 (*Human Hereditary Teaching and Racial Hygiene*) il explique, entre autres, pourquoi les Héréros sont des animaux. Il fut le directeur du *Kaiser-Wilhelm-Institut für Anthropologie* de Berlin jusqu'en 1942. Les théories développées dans cet institut furent la base « scientifique » des théories racistes nazies. Comme son confrère Fritz Lenz, autre « penseur nazi » de la supériorité raciale des Allemands, il défendra toujours ses positions comme étant scientifiquement prouvées. Dans son allocution au « Congrès anti-juif » de Cracovie en 1944, par exemple, il déclara qu'il était « absolument nécessaire que tous les hommes de science [...] s'unissent dans la défense de la culture européenne contre la juiverie ». Prière de ne pas confondre la folie de ce Lenz-ci avec celle de Jakob Lenz dont la renommée fut revivifiée par George Büchner !

Tremblante, elle les déposa dans le pot rempli d'eau qu'elle avait à côté d'elle. Même si elle l'avait déjà fait une dizaine de fois, cette fois... cette fois lui laissera une marque que la folie diminuera, mais que seulement la mort, quelques mois après la libération, effacera. Et le petit ? Le petit ne sombrera pas dans la folie, mais pendant toute sa vie il luttera contre tous et toutes pour que personne ne le domine. Personne n'entrera jamais dans sa petite tête qui assista impassible à la scène. Il s'assit silencieux à côté du seau d'où avec geste lent, un geste d'automate, il préleva un œil que sa sœur venait de jeter...

- Maman je t'ai déjà dit que ce n'est pas possible. Ce n'est pas même sûr que papa ait vu tout cela.
- Oui, je suis sûre. Ton père me l'a assuré...
- Mais, il répétait ce que sa sœur racontait...
- Et d'autres prisonnières aussi.
- Non, maman, il était trop petit...ce sont de faux souvenirs...
- Ce sont des faux souvenirs aussi quand il faisait semblant de dormir pendant que les Allemands violaient sa sœur ?
- Ça... peut-être que non...
- Toi, tu crois toujours plus à ce qu'il y a dans les livres qu'à ce qu'on te raconte. Vous aussi vous êtes comme ça ? », me demanda-t-elle, sans conviction, comme si elle connaissait déjà la réponse.
- Oui... probablement oui, lui répondis-je.
- Les livres vous ont ouvert bien des portes, mais...
- Mais ils nous en ont fermé bien d'autres, continua Selma, comme tu me l'as dit souvent.
- Oui, et je le répète. Mais, le camp ne ferma aucune porte à ton père qui, après son séjour chez les missionnaires rhénans de Otjimbingwe, a toujours vécu libre à l'air libre. Le peu de fois où il parlait de lui, il disait que l'enfermement dans le camp et dans la prison des missionnaires lui avait donné un tel amour pour la liberté que rien ne pouvait plus le fléchir. Mais il disait aussi que dans la prison des missionnaires tout n'était pas négatif. On lui avait permis de mettre à l'épreuve et d'améliorer ses énormes dispositions pour les langues : à dix ans non seulement il lisait la bible en allemand et dans la traduction otjihéréro de Karl Hugo Han, ce

qu'aucun des élèves de 18 ans ne savait faire, mais il a signalé plusieurs erreurs de traduction dues à une trop grande influence de la langue Himba. Quand je l'ai connu, il parlait couramment vingt-deux langues. Comme le répétait mon père : *au lieu de tomber dans l'alcool, il était tombé dans le chaudron de la culture occidentale*. Le peu de nouvelles qu'on a jusqu'aux années 1950 provient de Stephanus Hoveka, le fils d'un chef Ovambanderu, à qui, tous les trois ou quatre ans, il envoyait un message. On a su ainsi qu'il a été quelques années au Transavaal, qu'il a eu une femme et des enfants à Katima dans la bande de Caprivi, qu'il a vécu au moins une dizaine d'années sur la rive droite du Kunene. On n'a jamais su comment mon père l'a connu, ce qui est certain, c'est qu'il l'a fréquenté assez longtemps dans les années 1960, quand il s'établit définitivement à Windhoek.

Exactement un mois après la naissance de sa fille, le 7 mai 1970, après l'avoir serrée longtemps dans ses bras, « tu auras mon esprit, ma petite », il alla mourir, loin de tous, dans son Waterberg. Héréro en otjihéréro signifie *ceux qui sont décidés*, et... il l'était décidé... un vrai Héréro. La cuisson dans le chaudron occidental ne l'a pas défait, comme c'est le cas pour la majorité des Héréros d'aujourd'hui. Lorsqu'il a cueilli les otjimbeles, il savait déjà qu'il avait une maladie très grave, j'en mettrais ma main au feu. »

J'aurais voulu lui demander « Et, vous en tout ça ? » Je ne le fis pas, car je craignais que ça fasse mal à Selma qui écoutait, figée, — mais, écoutait-elle vraiment ? — avec un visage si dur qu'elle faisait presque peur ; que ça fasse mal à Meke dont le regard traversait les murs, survolait la ville et se perdait dans le Waterberg¹².

J'étais très mal à l'aise et je rompis le silence qui me devint insoutenable : « Terrible et beau en même temps », je commençais en fixant Selma qui continuait à ne pas me voir. Je commençai et je ne pus continuer. Je ne me sentais pas à ma place. Cette fois, c'est Selma qui me vint en aide : « Terrible ce qu'ont fait les Allemands, mais terribles aussi les conséquences sur la vie de ma mère.

¹² Transformés en parc national pour la bonne conscience des Occidentaux qui n'osent pas encore dire qu'il est plus important de sauvegarder les rhinos noirs de la sous-espèce *Diceros bicornis bicornis* que... à vous de terminer la phrase.

- Non, on en a déjà parlé souvent. Ça n'a pas été terrible pour moi. C'était beau. J'ai eu une très belle vie, grâce à ce que m'a laissé ton père : toi, la confiance en moi et l'amour de la liberté. » Répliqua la mère avec un sourire radieux.

La fille se porta derrière la mère et lui serra les épaules entre les bras. Meke se libéra doucement, se tourna, renversa la tête pour recevoir les lèvres sur ses lèvres.

« Maman, je dois partir. Je n'aimerais pas être en retard. Avant la rencontre officielle, je dois rencontrer Janine Ubink.

- Qui est-ce ?
- Je t'en ai déjà parlé. La prof de droit chez qui j'avais passé une semaine à Leiden et qui avait fait une étude sur l'égalité des genres chez les Uukwambi.
- Je me rappelle ton séjour, mais pas d'elle...
- Pas important... Je serai de retour vers 19 heures. »

« Je ne la trouve pas heureuse, je n'ai jamais compris son choix de ne pas avoir d'enfants, mais, ça va, inutile de regretter, mais... au moins elle ne devrait pas vivre seule », me dit-elle dès que Selma fut sortie. Que je lui dise qu'elle avait beaucoup d'amies, qu'elle voyageait, qu'elle aimait son travail, ne la tranquillisa point. « Elle n'est pas heureuse... je le vois... je le sens. Plus elle vieillit et plus elle est inquiète. J'aimerais qu'elle m'en parle. Mais, c'est comme si elle considérait que je ne pouvais pas la comprendre...

- Je crois que vous vous trompez. Elle vous aime énormément et elle vous admire. Elle parle souvent de vous, comme de quelqu'un qui l'a toujours soutenue, même dans les choix que vous ne partagiez pas. Elle se fait du souci pour vous, comme vous pour elle... c'est normal.
- C'est peut-être normal, mais elle est malheureuse. »

Et, moi aussi, j'étais malheureuse. Pourquoi je n'ai-je pas eu une mère comme Meke ! Était-ce à moi de comprendre les problèmes de ma mère ? Non. Non. Que peut comprendre une fille quand elle ne sent pas l'amour de sa mère ? Pour m'aider à sortir de ma tristesse, pour l'aider à sortir de la sienne, je lui demandai de me parler de son beau-père : « J'ai l'impression que c'était un personnage encore plus mystérieux et étrange que son fils.

- Plus mystérieux que son fils, c'est pratiquement impossible. Ce qui est, par contre, mystérieux, c'est sa date de naissance qu'on peut situer vers la moitié des années 1860, car, en 1885, il participe à la bataille de Osona¹³ où les Héréros mettent en déroute les Witboois. Il a toujours revendiqué d'être celui qui a blessé Jesaias, l'un des fils de Korota.
- J'ai lu sur la bataille de Osona, mais... qui est ce Korota ?
- Vous le connaissez sans doute sous le nom d'Hendrik Witbooi¹⁴.
- Ah oui ! son portrait se trouve même sur vos dollars...
- Ce que certains Héréros n'aiment pas. Ils croient qu'il aurait fallu aussi choisir un portrait de Samuel Maharero. C'est toujours la même histoire. Dans tous les pays africains créés par les Européens, bien de peuples se bousculent à l'intérieur de la cage de l'État et les plus nombreux dominant et écrasent... démocratiquement, les autres. Chez nous, par exemple, le pouvoir est dans les mains des Ovambos, qui représentent à peu près la moitié de la population, tandis que nous ne sommes même pas 10 %. En Occident, on parle beaucoup de conflits culturels, mais même les différences entre Arabes et Américains sont moins profondes que celles qui existent entre nous et les Ovambos. Et, pour les Héréros purs et durs, les Ovambos, avec leur parti, le SWAPO, sont en train de nous faire disparaître en douceur. Oui, la méthode est douce... mais très efficace. Ils arrivent même à dire que les Ovambos sont bien plus efficaces que les Allemands. Ils ne savent pas de quoi ils parlent !
- Cela me fait penser aux Québec où certains francophones craignent que le Canada anglophone avec sa méthode douce et démocratique ne raye la francophonie de la culture américaine, qu'on les effacera...

¹³ La bataille de Osona (17 Octobre 1885) un an après la paix de Ongueva. Les périodes de paix entre les différentes tribus étaient de courte durée mais dans les batailles il y avait très peu de morts. L'enjeu était le vol des bovins des Héréros, leur seule forme de subsistance. On pourrait sans doute voir toutes ces batailles, dans une optique anticolonialiste, comme un entraînement à la vraie lutte contre l'envahisseur qui débutera en 1904.

¹⁴ Hendrik Witbooi (1830-1905), Gâbemab en langue nama, Korota en Otjihééro (Otjiorota quand on voulait l'insulter) et, pour ne pas trop simplifier les choses, surnommé Kort, fut l'un des plus importants bâtisseurs de la Namibie. De la tribu Witbooi (au début Kowese, c'est-à-dire mendiants) appartenant à la branche Orlam des Hottentots, dans les années 1890, il réussit à fédérer les tribus Namas souvent en lutte entre elles. Très opposé au protectorat allemand il sera souvent en guerre contre les Héréros qui, au début, sont beaucoup plus conciliants avec les Blancs. En 1904 il sera à côté des Héréros dans leur révolte.

- Je ne connais pas bien l'histoire des Amériques, mais chez nous, avant la colonisation ce n'était pas bien mieux. Je vous ai déjà dit que mon beau-père était surnommé l'Orange ?
- Non.
- Ce surnom est lié aux divisions entre les Héréros. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, il existait trois tribus, rangées sous trois drapeaux de couleurs différents : rouge, blanc et vert. Entre eux, comme entre eux et les Namas, c'était des conflits sans fin. En 1892, lors de la retraite de la bataille de Hornkranz contre les Witboois, mon beau-père est blessé par des colons allemands censés être nos alliés. C'est cette attaque des colons qui poussera Maharero, le chef des drapeaux rouges et ensuite de tous les Héréros, à un accord de paix avec Korota et poussera un petit groupe de Héréros rouges et blancs à participer à la défense, inutile, de Hornkranz contre l'attaque allemande. C'est là que mon beau-père se lie d'amitié avec un Héréro du drapeau blanc qui, l'année suivante, lui amena sa sœur en gage d'amitié, celle qui deviendra la mère de mon mari. Le rouge mélangé au blanc, ça donne de l'orange ! Frederick, mon beau-père, a toujours été fier de son surnom et toutes ses lettres seront signées *Orange*. Mais je me perds en anecdotes sans intérêt pour personne en dehors du cercle familial.
- Non... continuez, cela m'intéresse beaucoup...
- Selma m'a souvent reproché d'idéaliser la famille de son père. Pour éviter ce piège, je vais vous parler d'un acte de l'Orange, dont il est difficile d'être fier. Il n'avait rien d'un saint malgré l'éducation des missionnaires rhénans.
- Ou à cause de...
- Non, il ne faut pas exagérer l'influence des Blancs lorsqu'il s'agit des comportements sauvages des autochtones, comme trop d'Occidentaux sont enclins à le faire. Nous aussi nous pouvons être sauvages comme les Européens. Au début des années 1890, lors de la deuxième vague de peste bovine, les chefs héréros mettent en cause la vaccination du bétail voulue par les Allemands. Pas difficile de convaincre le « peuple » qu'il s'agit d'un complot des Blancs pour obliger les Héréros, dépouillés de leurs troupeaux, à se transformer en journaliers à leur service...
- Ce qui, je crois, ne manqua pas d'arriver.

- Oui, ce qui arriva, comme arriva leur « transformation » en mineurs dans le Transvaal ou dans les mines Rössing. Mais, pas à cause du vaccin. Surtout pas à cause du vaccin : un des seuls produits de la science allemande en notre faveur. On décida donc de tuer Kaempay le vétérinaire responsable de la vaccination. Orange et son beau-frère se sont portés volontaires et ils l'ont tué en utilisant une méthode digne des Allemands : ils l'ont forcé à se coucher entre les pattes d'une vache et lui ont injecté trois doses de vaccin. »

Après avoir évoqué ce côté obscur de l'Orange, elle me parla des batailles dans lesquelles il avait brillé pendant la guerre de 1904¹⁵ : Okanjanda, Etaneno, Grootfontein, Wilhemstal... le puits de Hamakari et puis le terrible Waterberg¹⁶ du 11 août. En l'entendant égrener les noms de ses batailles, j'avais presque l'impression que ce n'était pas Orange qui participait aux batailles, mais que les batailles sourdaient de sa présence. « Après que quelques centaines des nôtres avaient échappé à l'encerclement, Von Trotha, malgré la défaite de von der Heyde, réussit à empêcher l'accès aux puits d'eau forçant les survivants à prendre la seule voie « ouverte » vers le désert où la majorité mourra de soif. Pour vous donner une idée, en 1903 nous étions à peu près 80000 et en 1907 nous n'étions que 15 000. 65000 morts sans compter les morts chez les Namas, voilà le succès des Allemands. »

Elle se tut pendant un assez long moment qu'elle remplit en préparant un énième café. Quand elle se rassit elle cita le cas de Morengo, un des héros namas de la lutte contre les Allemands que Orange admirait beaucoup pour sa technique de guérilla. « Si au lieu d'accepter la bataille en champ ouvert comme Maharero, les Héréros avaient... Si... Si... Peut-être que ça aurait été encore pire... si dans ce cas le pire était possible. »

¹⁵ Dans les années 1905-1908, plusieurs livres et articles furent publiés en Allemagne sur la guerre contre les Héréros. Malgré un parti pris certain, très facile à déceler surtout dans l'emploi des adjectifs, le document le plus précis reste celui de l'état-major allemand : *KRIEGSGESCHICHTLICHEN ABTEILUNG I DES GROSSEN GENERALSTABES, Die Kämpfe der deutschen Truppen in Südwestafrika*. Ernst Siegfried Mittler und Sohn. Berlin, 1906. En français, dans la même année, moins précis, mais avec autant de parti pris : *PATTE : Le Sud-Ouest Africain Allemand. Révolte des Hereros*, Henri Charles Lavauzelle. Paris, 1906.

¹⁶ Bataille où sur dix détachements allemands qui encerclent le Héréros seul celui de von Der Heyde n'aura pas le dessus, ce qui empêche que von Trotha réalise complètement son plan (que pas un seul Héréro ne se sauve). C'est après cette bataille que le 16 août 1904, l'empereur allemand envoie une lettre de félicitations à von Trotta qui n'avait bien sûr par mentionné la défaite de von Der Heyde.

Elle prévint ma question sur comment elle avait pu connaître tout cela et en me disant que tout ce qu'elle m'avait raconté, elle l'avait su de son mari, mais qu'elle n'avait jamais osé lui demander comment lui-même l'avait appris. Elle était certaine qu'il avait rencontré son père au Botswana. Rencontre qui avait sans doute mal tourné, car jamais il ne l'évoqua. Il est probable que le fils ait parlé au père des yeux de la mère, ce qui a probablement déclenché quelque chose de terriblement souffrant pour les deux. « Et, quand deux personnes qui s'aiment souffrent, la souffrance a souvent le dessus sur tout », me dit-elle sans lever la tête et elle ajouta, sans doute pour chasser les nuages qui annonçaient un orage : « Venez, venez, suivez-moi. »

Je la suivis dans sa chambre, une grande chambre pleine à craquer de meubles et dont les énormes rideaux en velours épais ne laissaient pratiquement pas passer de lumière. Elle eut du mal à extirper une clef d'un minuscule écrin jaune et vert posé sur une commode massive comme on n'en peut imaginer qu'en Allemagne. Du premier tiroir elle sortit un album de photos et le posa sur le lit baldaquin, exactement comme celui de sa sœur. « Je ne veux pas vous ennuyer avec des photos de famille, mais il y en a une que je veux absolument vous montrer. Mais, ne le dites pas à Selma... Elle n'aime pas ça... La voilà. Voilà ma vraie Selma, celle qui... la voilà...



« Vous ne trouvez pas qu'elle est très belle. Belle et forte. Belle et forte et mélancolique. Heureuse. Pas comme maintenant. » Elle ferma brusquement l'album et me passa un petit

cahier. « Avant que Selma n'arrive j'aimerais que vous le lisiez. Elle l'a écrit à huit ans. Précoce et brillante comme son père. À huit ans elle raisonnait déjà comme une adulte. Mes amies me disaient que c'était parce qu'elle a eu ses premières règles à huit ans. Bêtises. Elle était la fille de son père. »

Selma rentra plus tard que prévu. Après dîner sa mère nous laissa seules.

« Ma mère t'a montré ma photo et mon cahier, n'est-ce pas ? » me dit-elle dès que Meke se fut éclipsée. Je la regardai sans répondre, cherchant presque la réponse sur son visage. Elle continua : « Elle fait toujours ça. Elle a un besoin irréfrenable de montrer que sa fille comme son mari, est très spéciale... Ma mère, comme tu t'en es certainement aperçue, fait de la littérature sans le savoir, de la littérature comme celle dont parlait Yuan Yuling : *La logique de l'imagination la plus débridée est celle des vérités les plus profondes.*

Elle doit t'avoir dit que mon cahier date de mes dix ans...

- Elle m'a dit huit ans.
- Dans quelques années, elle dira que j'avais trois ans et elle se couvrira de ridicule. Quand je l'ai écrit j'avais quinze ans. Exactement le double et les commentaires sur le texte n'ont rien d'intéressant. Une petite fille qui cherche de montrer qu'elle a bien appris la leçon...
- Pourquoi n'ajoutes-tu pas des commentaires de la grande fille qui continue à chercher ?
- Je vais le faire... un jour... pour m'amuser. »

Le cahier

Et avec quelques extraits du cahier de la jeune Selma se termine mon voyage.

En plus des articles principaux (fusils, couteaux et barèges aux couleurs voyantes), j'ai acheté des miroirs dorés, des accordéons, des vestons de chasse, de vieux uniformes de mes amis, des miroirs ardents, des épées, des ceintures dorées, d'immenses bracelets, des bracelets de cheville, des mètres de chaînes avec des médailles, des guimbardes, des bagues mussives ; et en dernier, je suis allé dans les magasins de Drury Lane à la recherche d'objets de théâtre et ma recherche a été

surtout récompensée par une magnifique couronne que j'ai juré de mettre sur la tête du plus grand ou du plus éloigné potentat que j'aurais rencontré en Afrique.

Que veux-tu nous montrer ? Que nous aimons les armes et tout ce qui brille. Mais vous aimez les armes bien plus que nous. Et qui n'aime pas ce qui brille ? Ceux qui ont peur de l'éclat. Les gris qui aiment le gris. Les Anglais constipés. Comment avez-vous fait pour nous donner *The Wall* ?

Un chef héréro : « Je l'ai bien essayé une fois de m'habiller à l'européenne, mais alors, quand j'ai voulu compter mes bœufs, ils ne m'ont pas reconnu et se sont sauvés. »

Parfois les bœufs comprennent mieux que les humains et je suis sûre qu'ils pensent : « Pourquoi vous ridiculisez-vous, en vous habillant à l'européenne ? »

Ils appellent les vêtements avec le même nom qu'ils donnent à la lie des eaux stagnantes ; et je dois ajouter que ces sauvages nus avaient un aspect bien moins obscène que nous les Européens avec nos chemises et nos pantalons sales

Pour une fois tu sembles avoir compris quelque chose.

Les Héréros tuent les gens inutiles et épuisés : même les fils étouffent les pères malades

Les Héréros malades s'en vont mourir loin pour que la vie continue sans qu'ils l'entravent.

Ils s'aperçoivent de la perte d'un bœuf, pas en les comptant mais à cause de l'absence d'un museau qu'ils connaissent.

Ils connaissent leurs bœufs. Ils ne perdent pas leur temps à les compter.

Quand de nouveaux bœufs entrent dans un troupeau, les vieux cognent et lutte pendant quelques jours avant de les admettre dans leur société, et pendant le temps de l'approbation ils cherchent de toutes les manières possibles de s'enfuir et retourner chez eux.

Cet Anglais pas encore sorti de la brume n'a pas encore compris que les bœufs n'ont pas besoin des armes pour créer une communauté.

Ces canailles de Héréros voulaient nous donner de mauvais renseignements et nous envoyer à est alors qu'il fallait aller à nord, mais les femmes de la tribu ont révélé le secret aux femmes de mes Héréros, et, bien sûr, les femmes l'ont dit à leurs hommes qui me l'ont dit, en faisant ainsi échouer leur plan.

Ces canailles de Héréros essaient de tromper ces canailles de Blancs